



David Le Breton : le corps pour décrypter le monde

A travers un seul et même thème, celui du corps humain, le sociologue a défriché des chemins qui conduisent à la compréhension de nous-mêmes. Sa discipline se veut une ouverture au monde.



David Le Breton : « L'harmonie, elle est dans chaque individu, c'est à chacun de nous de la trouver dans son rapport au corps. »

(Photo NR)



Pour David Le Breton, le destin prit le visage du grand sociologue Jean Duvigneau. C'est à l'université de Tours que leurs chemins se sont croisés, au début des années quatre-vingt, et avec lui qu'il fit sa thèse de doctorat. Un homme et un mal-être personnel aussi : le premier va lui donner le goût de la discipline, le second va décider de l'objet de ses recherches depuis plus de trente ans : le corps. « *J'étais un jeune homme très très mal dans sa peau, tout simplement* », se souvient celui qui est devenu un spécialiste reconnu du sujet. Et qui avait soif de comprendre : « *J'avais la nécessité intérieure de comprendre quel était le lien qui nous relie à notre corps. Quand je voyais mon visage dans un miroir, quand je voyais ma main, je m'interrogeais sur cette énigme finalement d'être en chair, d'être incarné. Et donc, j'ai essayé de comprendre comment d'autres sociétés humaines que la nôtre nommaient le corps, quelles étaient les "limites" entre guillemets du corps, d'un lieu, d'un monde à un autre.* »

“ Le corps dévoilé peut coexister avec le corps totalement dissimulé ”

Le jeune David Le Breton restera guidé par cette nécessité intérieure « *pour chacun de mes livres, pour chacune de mes recherches* ».

Le champ est vaste, la matière toujours en questionnement. Le sociologue travaille sur les perceptions sensorielles, interroge les émotions, la médecine, l'invention du corps dans nos sociétés. Qu'est-ce que finalement ce véhicule de chair que nous portons et qui nous porte ? « *Le rapport au corps dans nos sociétés actuelles est*

très hétérogène et cela se voit de façon absolument multiple », note le sociologue. Lui, le marcheur qui consacra d'ailleurs un livre à ce simple exercice physique, regarde avec empathie « *ces hommes et ces femmes qui sortent de leur voiture, qui laissent la plupart du temps leur téléphone portable et qui vont dans les forêts simplement avec leurs ressources physiques, qui sont corps à corps avec ce qui les entoure, qui retrouvent la sensorialité du monde, la jouissance d'exister, la jouissance du temps* ». Et puis il y a les autres, ces gens qui sont de « *cette humanité assise* » dans la voiture, devant le bureau ou la télévision « *avec un corps qui finalement devient superflu, qui devient inutile, qui devient encombrant, qui fait que nombre de nos contemporains se sentent mal dans leur peau dans tous les sens du terme* ».

Le corps, c'est aussi la distinction homme-femme, que le sociologue interroge aussi, au plus près de l'actualité : « *On a vu l'émergence du transgenre dans nos sociétés, une manière d'occulter le dualisme homme-femme et de considérer que la condition humaine ne se réduit pas à être une femme ou un homme. Il y a une volonté de dépasser la notion de genre, de ne plus être ni l'un ni l'autre.* » A côté de cette « *formidable subversion de la notion du masculin et du féminin* », le sociologue note que dans le même temps, « *on peut dire que jamais les femmes n'auraient été plus femmes et jamais les hommes n'ont voulu être plus hommes qu'aujourd'hui, à travers ce culte, pour les femmes, de la minceur, de la séduction, de la jeunesse, donc un retour aux stéréotypes que l'on aurait pu croire complètement obsolètes dans le monde actuel* ». Du côté des hommes, « *il y a un retour de la virilité qui se traduit*

entre autres par le retour des attentats-suicides : c'est une manière de se montrer un caïd, un mec, un vrai ». Aussi David Le Breton analyse « *ces attentats comme des rites de virilité* », les actes atroces commis au sein de Daech comme la validation du caïdat. A une tout autre échelle, « *dans nombre de nos quartiers populaires, pour beaucoup de garçons au chômage, en situation d'échec scolaire et professionnel, la seule ressource qu'il reste, c'est de se poser en mec, en vrai, et de jouir d'une réputation par la délinquance, la violence* ».

“ Les attentats sont des rites de virilité ”

Et pour les femmes, le voile, la burqa ? « *Ce n'est pas le déni du corps, c'est un autre rapport au corps. Quand on parle de déni, on est dans un jugement de valeur, ces femmes n'abandonnent pas leur corps évidemment mais simplement ce sont d'autres usages du corps.* » Pas question dans ces conditions de parler de retour en arrière : « *Il n'y a pas de progrès moral, assure-t-il, les sociétés vont et viennent et il n'y a pas à notre horizon une libération absolue des mœurs. D'ailleurs, plus on libère*

bio express

David Le Breton est né en 1953 au Mans. Il a étudié à l'université François-Rabelais de Tours, où il a été ensuite chargé de cours avant de devenir professeur à l'université Marc-Bloch de Strasbourg. Il a publié de nombreux ouvrages, parmi lesquels « *Anthropologie du corps et modernité* » (1990), « *Conduites à risque* » (2002), « *La Sociologie du corps* » (2002), « *En souffrance. Adolescence et entrée dans la vie* » (2007), « *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur* » (2012). Et un roman noir, « *Mort sur la route* » (2007).



les mœurs, plus il y en a qui sont absolument attachés à une rigidité morale. »

Le bonheur est dans le juste milieu, disait déjà Aristote. *« L'harmonie, elle est dans chaque individu, c'est à chacun de nous de la trouver dans son rapport au corps, dans son rapport aux autres, dans son rapport au monde. Il n'y a pas de recette, évidemment et un sociologue comme moi n'est pas là pour juger et dire ce qu'il faut faire. Juste pour comprendre, pour donner des éléments de compréhension, de mise à distance de relativisation des choses. »*

Cette conversion du regard est une voie de liberté : *« La sociologie m'a appris à relativiser les choses. Je suis convaincu qu'il y a toujours quelque part une solution, une ouverture au monde, parce que nous sommes dans l'inachèvement. »*

Une vraie philosophie de vie pour David Le Breton : *« On n'est jamais une victime pure ou quelqu'un heureux dans sa totalité. Il y a cette ambivalence, ce va-et-vient. Et qui fait la joie de vivre. Si on savait aujourd'hui que l'on allait vivre paisiblement jusqu'à sa retraite, on n'aurait plus aucune surprise, la vie deviendrait fade. Si on vous disait au contraire vous allez vivre dans le risque d'avoir telle ou telle chose, ce serait invivable. Ce qui fait le goût de vivre, c'est ce mélange, cette dialectique entre le sentiment de sécurité et la capacité que l'on a les uns et les autres de prendre des risques, de se remettre en question par moments. »*

Il ne s'agit pas de se mettre en danger au risque de périr. *« C'est plutôt être capable de se livrer de temps en temps à l'incertitude du chemin. »* Comme un marcheur impénitent qui se laisse guider par ses pas.

Propos recueillis
par Éric Joux



vient de paraître

Un regard sur la douleur chronique

Dans son dernier ouvrage, « Tenir, douleur chronique et réinvention de soi » (Éditions Métailié), David Le Breton se penche de nouveau sur ce « malheur personnel » que vivent les personnes souffrant de douleurs chroniques.

« Tout le problème de beaucoup de douloureux chroniques, c'est que la réalité de leur souffrance soit créditée à la fois par les médecins, car il y en a qui finissent pas douter de la réalité de la douleur, et par la famille », constate le sociologue au terme de nombreux entretiens qu'il a mené pour ce livre.

Pour lutter, pour vivre avec, il faut

donner une signification à sa douleur : « Quand on ne donne pas d'une manière générale une signification à un événement tragique de la vie, on peut dire qu'on est livré à l'imagination du pire. » L'auteur parle aussi des « techniques de sens, qui sont en même temps des techniques du corps », l'hypnose, la sophrologie, la méditation, les massages... Reste encore à « élaborer des compromis avec la douleur, la ritualiser, une volonté de reprendre le contrôle, que ce ne soit plus la douleur qui décide de votre vie, mais le malade qui décide ».